

AU BORD DE LA BALTIQUE.



. 121

Ann. 42, 280.

08



RIGA, 1842.

IMPRIMERIE DE GUILLAUME FERDINAND HANCKE.

A MADAME FENGER,
née KRÖGER.

Au bord de la Baltique :

Là sont nées plusieurs des compositions de ce recueil, et là elles ont été récitées à des amis qui pouvaient de la sorte unir les beautés de la poésie à celles de la nature. Ils écoutaient les accords de l'une; ils contemplaient les spectacles de l'autre, et cette double harmonie ajoutait toujours de nouveaux charmes à leurs promenades rêveuses et solitaires du soir. La crainte seule du froid qui s'approche a pu les chasser de ces rivages que leurs pensées ne quitteront pas de si-tôt. Et lorsque au milieu des glaces d'un hiver du Nord, ces bords si romantiques et si sévères, les vertes forêts de sapins, le riant coucher du soleil, les brises rafraichissantes qu'il envoyait de la mer et mille autres souvenirs poétiques viendront en foule assaillir leur mémoire, ils seront heureux de trouver ici quelques uns de leurs chants d'alors; peut-être même leur semblera-t-il voir leurs beaux jours renaître et s'arrêter un instant. Que ne peut l'illusion!

Permis d'imprimer.
Riga, le 3. Septembre 1842. / Dr. C. E. Napierky, Censeur.

Est.

80

SPRINGER

La première partie de ce petit volume contient quelques morceaux lyriques d'un jeune poète dont la France apprécie le savoir et le talent.

La seconde partie renferme un premier essai dramatique, destiné par l'auteur à l'instruction religieuse et récréative de l'enfance.

La troisième enfin quelques fragments d'un ouvrage inédit.

Le tout vous est offert, Madame, aujourd'hui jour de fête pour ceux qui vous aiment et vous estiment. L'art qui sait dédommager des outrages de la fortune, peut même embellir les joies les plus intimes. Il répand son idéalité et son influence salutaire au milieu de l'allégresse domestique, comme au sein des grandes réjouissances nationales. En toute occasion, il élève l'âme, l'épure, et lui laisse entrevoir une vie plus belle, un monde meilleur. L'art descend du ciel, ou s'il naît sur la terre, il est fils de l'innocence et de l'amour.

Près de Riga, ce 10. Septembre 1842.

FREDERIC PESCONTINI.

REVES ET SOUPIRS.

POESIES

PAR

Louis Delâtre.

Adieux à St. Petersbourg.

A Mme G***.

Comme une âme en tout lieu d'un spectre poursuivie
De climats en climats je dois porter ma vie;
Un tourbillon fatal m'enlève dans son cours;
J'espérais près de vous goûter la paix sereine
Et, loin de vous, déjà le tourbillon m'entraîne
Et je vous dis adieu . . . peut-être pour toujours!

Adieu, cité des Tsars, reine en habits de fête!
En vain tu me disais: »O voyageur, arrête,
Vois le berceau superbe où mon beau fleuve dort,
Vois les ponts gracieux qu'il porte pour couronnes,
Vois mes palais bordés d'un réseau de colonnes,
Mes temples de granit et mes coupoles d'or!«

»Vois, disait la Néva, mes eaux, fraîche guirlande
Dont j'aime à festonner les rocs de la Finlande,
Mes belles eaux d'azur douces comme le miel;
Vois mes îles qu'embrasse une robe éclatante;
Vois courir sur mon sein, vaste forêt flottante,
Ces mille mâts venus de tous les points du ciel!«

Yelaguine disait: »Mes bords n'ont point de tombes,
 Et d'amoureux essaims de geais et de colombes
 Couronnent de leurs nids le front de mes tilleuls;
 Sur mes bouleaux en fleurs se posent les étoiles
 Et souvent, quand le soir m'ombrage de ses voiles,
 Les amants, sur ma plage, errent heureux et seuls.«

Et je pars! — Mais quel est le terme du voyage?
 Je l'ignore. — Je vais pareil à ce nuage
 Que déchire la foudre et qu'emportent les vents.
 Le cercueil bornera ma course solitaire.
 Je poursuis un bonheur étranger à la terre
 Et mon séjour n'est pas au séjour des vivants.

St. Petersbourg, 20. Juillet.

La cataracte de la Narva.

A M. Philarète Chasles.

Cataracte! bondis avec un bruit sauvage!
 Abîme! enivre moi de ta sublime horreur!
 Humide conquérant de ce tremblant rivage
 J'aime tes cris et ta fureur.

Les combats sont tes jeux; tes fureurs sont mes fêtes.
 Je treissaille éperdu de plaisir et d'effroi,
 Lorsqu'immense, pareil au géant des tempêtes,
 Tu te balances devant moi.

Tu mugis — moins bruyant est l'éclat de la bombe;
 Tu bouillottes — moins vive est l'ardeur du volcan;
 Tu t'élances — moins prompte est la foudre qui tombe
 Moins furieux est l'ouragan.

J'aime à te voir tomber, tomber toujours plus vite
 Comme le temps qui passe et qui ne revient plus
 Engloutissant dans l'ombre où Dieu le précipite
 Et nos forfaits et nos vertus.

Je réponds aux clameurs de ta vague qui gronde;
 Je m'associe aux pleurs de ton flot tourmenté;
 Je crois ouïr la plainte éternelle, profonde,
 De la coupable humanité.

Des souffrances de l'âme ici je vois l'emblème.
 Ainsi dans le néant s'engloutissent nos jours,
 Ainsi la passion se dévore elle-même,
 Ainsi le coeur souffre toujours.

L' Innocence.

A M^{lle} Leonide Curmer.

Enfant! d'illusions encore environnée
 Et de douze printemps à peine couronnée,
 L'étoile du bonheur rit sur ton front vermeil;
 Tes jours volent sans ombre et purs comme la flamme
 Et les blancs séraphins, doux frères de ton âme,
 Par essaims, chaque nuit, dansent dans ton sommeil.

Gazelle aux pieds légers, colombe au regard tendre
 Ma joie est de te voir, ma vie est de t'entendre;
 Un ange ailé toujours voltige autour de toi!
 Las de ce monde, gouffre où mugit la licence,
 A ton ombre, je viens respirer l'innocence
 Comme au pied des autels on respire la foi.

Oh! que n'ai-je borné mon existence amère
 Au doux âge où l'enfant n'aime encor que sa mère!
 Age heureux! Souvenir qui fait couler mes pleurs!
 Je me serais éteint sans remords, sans souffrance,
 Avec mes rêves d'or et ma chaste ignorance
 Comme un rosier qui tombe avec toutes ses fleurs.

Ton bonheur est d'ouïr le chant des pastourelles,
 De presser sur ton sein tes blanches tourterelles,
 De ravir au printemps ses bouquets les plus beaux:
 Moi je ne suis heureux qu'environné d'orages,
 Au bord des vastes mers couvertes de naufrages
 Au milieu des déserts et parmi les tombeaux.

Sur ce monde maudit dès son heure première
 Tu rayonnes pareille à l'ange de lumière
 Qui sur le noir chaos se déployait vainqueur;
 Tu souris aux humains, tu plains leur long supplice,
 Tu crois à leur vertu, tu crois à leur justice
 Car tu n'as pas sondé les fanges de leur coeur.

Le ciel ne t'est pas sourd, tu peux prier sans crainte
 Car ta pensée est pure et ta parole est sainte;
 Du blasphème jamais tu n'épanchas le fiel;
 Jeune ange! souviens toi de moi dans tes prières!
 L'innocence, en priant, rompt toutes les barrières;
 Elle ferme l'abîme et peut ouvrir le ciel.

Paris, Mars 1842.

A Liszt.

Quand l'océan de l'harmonie
 Sous le souffle de ton génie
 Roule son flot retentissant
 Nos sanglantes fureurs s'apaisent
 Et nos vils intérêts se taisent
 Comme à la voix du Tout-Puissant.

Orage vivant, tu secoues
 L'onde sonore; tu te joues
 Dans ses impétueux sillons;
 Comme un tyran tu la maîtrises
 Tu la soulèves, tu la brises
 En mélodieux tourbillons.

Comme par la tempête une nef entraînée
 Roule, et des vastes mers voit toutes les horreurs,
 A tes accords brûlants notre âme abandonnée
 Vole, jouet de tes fureurs.

Dans tes puissantes mains la foudre éclate et gronde;
 Tel qu'un ange irrité prêt à briser le monde
 Tu parles: les humains s'inclinent à ta voix.
 Dans le coeur des ingrats le repentir se glisse;
 Le criminel pâlit comme au jour du supplice;
 L'impie invoque Dieu pour la première fois.

Mais déjà tu suspends ces hautes symphonies
 Et ton luth inspiré chante des harmonies
 Douces comme la voix de ceux qui ne sont plus;
 Tu gémis de l'amour l'hymne plaintif et tendre,
 Tu nous ouvres le ciel et tu nous fais entendre
 Les choeurs mystiques des élus.

Aux rêves du bonheur ta lyre nous convie,
 Et d'un oeil plus serein nous mesurons la vie,
 Et l'espérance encor nous prête son flambeau
 Et les heures, du sort furtives messagères
 Enlaçant sur nos pas mille danses légères
 Rendent moins effrayant le sentier du tombeau.

Riga, Juin 1842.

La jeune fille mourante.

A Mme J. P.

Laissez moi seule, o mes compagnes!
 En vain un soleil pur sourit à nos campagnes
 Il n'est plus de beaux jours pour moi.
 Laissez moi seule, o vous pour qui la vie est douce!
 Allez, allez cueillir des fleurs et de la mousse;
 Mes soeurs, allez cueillir des fleurs... pour mon convoi.

Cueillez sur la pelouse où l'abeille butine
 La perce-neige et l'églantine,
 La jeune violette et le jeune glaïeul,
 Et demain, o mes soeurs, comme en un jour de fête
 Vous en ceindrez ma blonde tête
 Et vous m'en formerez un odorant linceul.

Je ne regrette pas le monde et ses louanges;
 L'encens qui brûle au ciel dans les mains des archanges
 Ne se plaint pas du feu dont il est consumé,
 Ainsi moi que l'amour dévore de sa flamme
 Sans plainte, sans regret j'abandonne mon âme; —
 Il est doux de mourir pour avoir trop aimé.

Si du moins je pouvais, comme une lampe sainte
 Dont les derniers rayons dorent encor l'enceinte,
 Près de lui, renoncer aux doux rayons du jour;
 S'il daignait s'informer de ma longue souffrance;
 S'il m'accordait en récompense
 Quelque pitié, pour tant d'amour....

S'il venait!... vain espoir, rêve d'une insensée!
 Une autre, une autre, hélas! captive-sa pensée
 Vers une autre son coeur a fui,
 Et, bercé dans ses bras, il renie auprès d'elle
 La pauvre fille humble et fidèle
 Qui meurt en priant Dieu pour lui!

Monsieur et dernier voeu, jeune homme plein de charmes,
 C'est que ma triste fin t'arrache quelques larmes;
 C'est que... mais non, je veux t'épargner mes douleurs;
 Pareille à cette fleur solitaire, ignorée,
 Qui meurt et qui n'est pas pleurée
 Je veux que mon tombeau ne coûte point de pleurs.

Qu'un avenir serein devant toi s'ouvre et brille.
 Vis heureux au milieu d'une heureuse famille;
 Aime éternellement l'épouse de ton choix;
 Et pour que l'existence enfin te soit légère
 Puisse-tu m'oublier ainsi qu'une étrangère
 Qu'on a vue à peine une fois.

Je ne veux pas guérir du mal qui me consume.
 La coupe de la vie est pleine d'amertume;
 Le monde n'a plus rien d'attrayant à m'offrir;
 J'ai goûté le bonheur suprême;
 Sa voix, ses yeux m'ont dit: »Je t'aime!«
 Mon sort est assez beau, je n'ai plus qu'à mourir.

L'Océan.

A M. Charles Monnard.

Rugis vieil Océan, rugis lion superbe!
 L'homme sur tes déserts flotte comme un brin d'herbe;
 Des volcans altérés tu nourris les ardeurs;
 Des races de géants peuplent tes profondeurs;
 Ton haleine disperse et brise les navires,
 Le moindre de tes flots dévore des empires!
 Tandis qu'au bruit confus des vagues et du vent
 Sur tes bords déchirés je m'é gare en rêvant,
 Je ne vois plus en toi que l'éloquent emblème
 De cet autre océan que je porte en moi même,
 Serein dans l'espérance, orageux dans l'effroi,
 Profond, illimité, sublime comme toi.

Pour les infortunés ton murmure a des charmes
 Océan! n'es tu pas le fleuve de nos larmes?
 Tes aquilons grondants, tes orageux zéphyrs
 Ne sont ils pas formés de nos brûlants soupirs?

Terrible, échevelé, de ta couche profonde
 Tu t'élançais; ta voix ébranle au loin le monde;
 Comme le Tout-Puissant sur l'abîme porté.
 De nuages vêtu, de foudres escorté,
 Tu roules sur un char traîné par la Tempête;
 La trombe est dans tes mains, l'orage est sur ta tête,
 Le flambeau de la Mort t'éclaire et te conduit
 La Terreur te devance et le Chaos te suit.

La Poésie.

A mon ami ***.

Un soir, nos pas erraient dans la forêt antique;
 Mollement agité, l'azur de la Baltique
 Orgue vivant, chantait d'ineffables douleurs;
 Odalisques du ciel, déjà, quelques étoiles
 Regardaient à travers la gaze de leurs voiles,
 Et la brise dansait, légère, sur les fleurs.

Nous égarions nos pas à notre fantaisie;
 Et tu me racontais la douce Poésie,
 Vierge aux chastes amours, ange aux divins concerts,
 Et gravissant ensemble au faite de la dune
 Tu me montrais la blanche lune
 Qui sur son char ailé fendait au loin les airs.

Et tu dis: »Comme un astre avec son auréole,
 Toujours sur mon chemin la Poésie a lui;
 Ami, tu vois au ciel son radieux symbole;
 Belle comme cet astre et pure comme lui,
 Elle aime le silence et l'ombre et mystère;
 Les songes les plus doux naissent de ses rayons;
 Pour tous les innocents qui souffrent sur la terre
 Elle garde un trésor de consolations.

»Elle sourit aux morts; souvent son front s'incline
 Pour pleurer avec l'orpheline,
 Avec la fiancée en deuil,
 Et comme une verte guirlande
 Elle dépose pour offrande
 Un chant d'espoir sur le cercueil.

»Elle suit, fidèle compagne,
 L'exilé solitaire errant sur la montagne;
 L'enfant et le penseur s'abreuvent de son miel;
 Sa voix aux coeurs brisés rend une paix profonde;
 Puissante comme Dieu, dans l'enfer de ce monde
 Elle fait descendre le ciel.»

Dubbeln 1842.

RUTH.

DRAME EN TROIS ACTES

PAR

MADAME J. P.

RUTH.

DRAME EN TROIS ACTES.

Acte premier.

Scène première.

Place publique aux portes d'une ville moabite.

Noémi appuyée sur son bâton, un paquet sous le bras. *Ruth*
et *Horpa* la suivent en pleurant.

Noémi.

Assez, mes filles chéries! ma bonne *Horpa*, ma chère *Ruth*, pas plus loin! retournez chacune à la maison de votre mère; que l'Eternel vous fasse du bien comme vous en avez fait à ceux qui sont morts et à moi.

Horpa.

Ah! ma mère! faut-il donc nous séparer de toi?

Ruth.

Nous retournons avec toi à Béthléem vers ton peuple.

Noémi.

Non, mon enfant! que feriez-vous en Israël, si non partager ma misère? restez ici, l'Eternel vous

fera trouver du repos chacune dans la maison d'un autre mari au milieu de votre peuple et de vos Dieux, en récompense du dévouement que vous avez montré à la pauvre Noémi depuis le moment où mes deux fils m'ont donné en vous deux filles chéries.

Horpa.

Veux-tu donc braver toute seule les fatigues d'un long et pénible voyage?

Ruth.

Si tu peux vivre dans le pays d'Israël, pourquoi ne le pourrions nous pas?

Noémi.

Votre patrie était bien devenue la mienne, mais, ma fille, c'était fort différent! J'ai trouvé ici dans le pays des Moabites, un refuge quand la famine me força de quitter le mien, avec mon mari et mes deux fils; c'est ici que je vous ai vues pour la première fois, c'est ici que reposent les os de mes enfants et de leur père, c'est ici que j'ai connu le chagrin et le bonheur; je suis bien attachée à ce pays, mais vous, vous laisseriez tout, et je ne pourrais rien vous offrir.

Horpa.

Pourquoi ne restes-tu donc pas avec nous?

Noémi.

Ah! mon enfant! il me manque une chose ici. J'ai besoin de revoir le temple où l'on adore le Dieu d'Israël, et après dix ans, de chanter les louanges du seul vrai Dieu, devant ses Saints autels! La famine a cessé; un morceau du pain ne manquera pas à la pauvre vieille qui languit de se prosterner devant les tabernacles du Seigneur.

Ruth.

Jamais tu ne pourras accomplir seule ce fatigant voyage! Quand tes pieds ne te soutiendront plus, qui guidera tes pas chancelants? qui cherchera l'eau limpide de la fontaine, ou le fruit savoureux du figuier pour ranimer tes forces abattues? qui veillera sur ton sommeil?

Noémi.

Dieu abandonne-t-il jamais ceux qui croient en lui, qui souffrent pour lui?

Ruth.

Et si ce Dieu plein de miséricorde te guide dans ton chemin solitaire, si tu arrives à Béthléem, où trouveras-tu du secours? tu es étrangère dans ton pays, tu n'as plus ni parents, ni amis.

Noémi.

Les amis m'auront oubliée pendant ma longue absence; mais il me reste un parent. Booz est, dit on, noble et généreux. A la vérité il est riche, et les riches se souviennent bien rarement des pauvres et des malheureux; mais Dieu fléchira son coeur.

Ruth.

Et Ruth se jettera à ses pieds s'il le faut.

Noémi.

Non, ma fille! encore une fois, restez! quand au milieu de mon chemin solitaire je pourrai me dire: mes enfants sont heureuses, toutes mes peines disparaîtront, et je bénirai l'Eternel.

Horpa.

Grand Dieu! que faire?

Ruth.

Ecoute-moi, je t'en supplie; tu as été ma véri-

table mère! la jeune Moabite a appris de toi la vertu. Tu m'as inspiré le courage dans la douleur, la piété au milieu de la fortune. Enfant sans expérience je venais vers toi, tu m'as recueillie sur ton sein, et tu as garanti la jeune plante du souffle empoisonné de la tentation et du vice. — Comment veux-tu que je ne t'aime pas, comment crois-tu que je puisse te quitter?

Noémi.

Calme-toi, mon enfant! ma bénédiction veillera sur toi, sur vous deux; elle vous accompagnera dans vos foyers domestiques, et y répandra la paix et la bonheur! N'aggravez point ma douleur en m'accablant par la vôtre: croyez moi, je suis dans une plus grande amertume que vous, parce que la main de l'Éternel s'est déployée contre moi. Obéissez à la voix de votre mère qui vous demande sa tranquillité en assurant votre avenir. Le Dieu d'Israël vous bénisse: venez que je vous embrasse pour la dernière fois! (Horpa se jette en pleurant dans ses bras. Ruth reste immobile. *Noémi embrassant Horpa*). Va, ma fille, vis heureuse et que des enfants charment le soir de tes jours, par leur candeur et leur docilité comme tu as charmé ma vieillesse.

Horpa (toujours pleurant).

Adieu, ma mère.... Ah, ma mère!....

Noémi (se tournant vers Ruth).

Et toi, tu ne me dis rien? vois, ta belle soeur va s'en retourner à son peuple et à ses Dieux, imite la donc et obéis moi.

Ruth.

J'ai tant aimé à vous obéir ma mère, et aujourd'hui ...

Noémi.

Dieu le veut ainsi! Soumettons-nous à sa sainte volonté!... tu seras bonne, ma Ruth, tu seras vertueuse. N'oublie point les tombeaux des morts que je laisse ici. (Essuyant ses larmes.) Ta mère priera pour toi. (*Noémi l'embrasse sur le front, et s'éloigne à pas lents, Ruth reste immobile comme absorbée dans une profonde rêverie.*)

Scène seconde.

Horpa. Ruth.

Horpa (après quelques instants de silence).

La voilà partie!

Ruth (comme s'éveillant d'un rêve).

Partie! ma mère partie... *Noémi partie!*

Horpa.

Ah, ma soeur, il ne nous reste plus qu'à la regretter et à la pleurer.

Ruth.

La pleurer, non, il me reste à la suivre! oui, je la suivrai, je m'attacherai à elle, comme le jeune agneau s'attache aux pas de sa mère.

Horpa.

C'est trop tard, viens avec moi, retournons près de nos parents.

Ruth.

Retourne toi, et sois heureuse! mais moi, je vais où ma destinée m'appelle. Ma place est auprès de *Noémi*: maintenant que je ne l'ai plus, je sens doucement combien je l'aime! Il vaut mille fois mieux par-

tager sa misère que vivre seule dans la prospérité. Viens, Horpa, je ne sais comment j'ai pu la laisser partir. Viens, aide-moi au plus vite, prépare mon départ pour que j'arrive à temps afin d'essuyer les larmes que mon ingratitude a pu faire couler! Viens, Horpa, la prochaine aurore doit me trouver aux pieds de ma mère. Dieu de Noémi bénis ton enfant.

(Elle entraîne Horpa.)

Acte second.

Scène première.

Une grande route. D'un côté des buissons. *Noémi* arrive très accablée. Après quelques moments de silence;

Noémi.

Il fait chaud; ma tête brûle, et mes pieds ne me soutiennent plus. — Hélas! je sens la vieillesse, et je suis seule... et mon chemin est long et pénible!... pénible?... le chemin qui conduit à Béthléem, et sous la tente du Seigneur? pardonne moi, o Dieu d'Israël, Dieu jaloux qui conduisis ton peuple à travers le désert, sous les oliviers de la terre promise; je ne murmure point: je chanterai ta gloire... cependant... si j'avais Ruth avec moi, elle qui était l'enfant de mon amour, elle au coeur si dévoué, à l'âme si noble! elle, dont l'affection prévoyait mes désirs, épiait la pensée sur ma bouche: que sa présence adoucirait mes maux, animerait mon courage!

pauvre enfant, tu penses sans doute à moi dans ce moment, et des larmes de regret inondent tes traits enfantins! — Eloignons cette chère image de mon souvenir, elle jette la tristesse et le découragement dans mon âme!... Je vais reposer un petit moment à l'ombre de ce buisson pour prendre de nouvelles forces, et puis appuyée sur mon bâton, je m'acheminai lentement vers les frontières d'Israël.

(Elle s'assied.)

Scène seconde.

Noémi. Ruth.

Noémi endormie, *Ruth* arrive et regarde de toute part sans apercevoir *Noémi*.

Ruth.

C'est bien le chemin, je ne me trompe pas, et cependant je ne puis la trouver. Je ne suis partie que quelques heures après elle, et depuis longtemps je devrais l'avoir rejointe! Si elle s'était égarée, ou si la fatigue l'avait accablée... si seule et sans secours, elle languissait dans quelque endroit solitaire!!! O Dieu d'Israël abandonneras-tu *Noémi*, toi qui protèges la vertu et la foi? Je me prosterne devant ta sainte majesté et je t'implore pour ma mère... mais... que vois-je? sous ces arbres n'est-ce pas une femme?... C'est-elle, c'est *Noémi*.... (courant vers elle se laissant tomber à ses pieds) o ma mère! j'embrasse tes genoux.

Noémi (s'éveillant).

Ruth, mon enfant! tu as donc voulu me rejoindre? j'aurais dû le pressentir, ne connais-je pas ton coeur?

Ruth.

En vain tu as voulu me défendre de te suivre; en vain j'ai tenté d'obéir! pourquoi vivre malheureuses éloignées l'une de l'autre.

Noémi.

La joie... la crainte pour ton avenir... je ne sais à la quel sentiment m'abandonner!

Ruth.

Ma mère ne me prie plus de te laisser, ni de m'éloigner de toi, car où tu iras, j'irai, où tu demeureras je demeurerai. Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu. — Là où tu mourras, je mourrai et j'y serai enseveli. Ainsi me fasse l'Eternel, et ainsi j'ajoute qu'il n'y aura que la mort qui puisse me séparer de toi.

Noémi.

Ma Ruth, ton affection tombe comme une douce rosée sur mon âme desséchée par le chagrin; ton jeune courage relève mes forces abattues! Oui, la confiance, un moment ébranlée, revient dans mon âme. J'en suis sûre, nous serons encore heureuses. Je me sens forte pour la route, et à Béthléem, Booz, nous secourra; il ne pourra point refuser sa sympathie à tant de piété filiale; tes innocentes prières inclineront son coeur vers la douce bienfaisance.

Ruth.

Et s'il reste sourd, n'ai-je point des bras! je suis jeune et remplie de forces! quel bonheur inexprimable de travailler pour celle que j'aime tant, de revenir le soir, fatiguée de la besogne, déposer le fruit de mes peines à tes pieds et te dire: bénis ta fille, Dieu l'a secourue à cause de toi.

Noémi.

Mon coeur ne trouve plus de paroles, enfant chérie, c'est à la grace divine que je te confie.

Ruth (se jettant à genoux).

Veille sur les jours de Noémi, o Dieu d'Israël, et permets moi d'être son ange gardien et d'écartier les épines de son chemin!

Noémi.

Le Seigneur sera avec nous, qu'avons nous à craindre?

Ruth.

L'amour devancera nos pas et portera nos prières devant le trône de l'Eternel!

Noémi.

Dieu est toujours avec l'innocence qui aime, et qui espère! Allons, ma fille, continuons notre pèlerinage.

Ruth.

Appuie-toi sur mon bras, et le Seigneur nous guidera.

Acte troisième.

Pays d'Israël.

Scène première.

Chambre de Noémi. Au fond un lit avec rideaux. Une petite table, quelques chaises. *Noémi* marche à pas lents dans la chambre, regardant de temps à autre en dehors de la porte.

Elle ne reparait pas encore; que le temps passe lentement quand on attend quelqu'un qu'on aime.

Depuis l'aube je ne l'ai point vue cette pauvre enfant qui ne fait que travailler pour moi. Peut-être l'aura-t-on chassée du champ de Booz sur lequel j'espérais tant; on ne lui aura point permis d'y glaner quelques pauvres épis pour sa vieille mère; . . . le monde est quelquefois si cruel, et Ruth est si jeune, si timide, et si douce. Pendant tout notre voyage comme elle a veillé pour moi! je reposais sur ses genoux ma tête appesantie: c'était elle qui mendiait un morceau de pain pour moi, et ici à Béthléem, dans mon pays natal, où l'on dit: est-ce là Noémi, qui partit jeune, belle et riche, et qui revient vieille et indigente, eh bien, c'est Ruth, c'est la fille des Moabites qui, soutient la pauvre vicille, la veuve indigente; o Ruth, ma chère Ruth! — Pourquoi tardes-tu donc aujourd'hui? S'il lui était arrivé quelque malheur! mon Dieu, l'angoisse me fait perdre le peu de forces qui me restent après l'épuisement du voyage et les tourments de la misère. — J'aimerais aller la chercher, mais mes genoux fléchissent! o mon Dieu, ramène la moi bientôt.

Scène seconde.

Noémi. Ruth.

Ruth entre lentement pendant les dernières paroles du monologue de Noémi; elle porte quelques épis.

Ruth.

Oui, ma mère! Dieu m'a ramenée vers toi, mais bien faible est la consolation que je t'apporte. Voilà le fruit de huit heures de travail, ce peu d'épis à peine suffisants pour te préparer un pain.

Noémi.

As-tu été dans le champ de Booz?

Ruth.

Oui, mais Booz était à Béthléem. J'ai demandé à son serviteur la permission de glaner dans le champ, et j'y suis demeurée depuis le matin jusqu'à cette heure. Craignant de te laisser seule pendant cette longue journée, je suis venue te dire quelques paroles d'affection, et puis je retourne à mon travail.

Noémi.

Pauvre enfant, quelle fatigue tu endures pour ta vieille mère qui ne peut rien faire pour toi.

Ruth.

Ce n'est point la fatigue qui m'accable; c'est l'idée de ta misère et de mon impuissance à l'adoucir! mais Dieu ne m'abandonnera pas! Espérons, et pour tromper les longs instants de l'attente, va prendre un peu de repos, tu en as tant besoin; moi je retournerai au champ de Booz et je redoublerai d'attention et d'assiduité. A l'exemple du passereau, je suivrai les pas du moissonneur; c'est l'amour de sa jeune couvée, qui donne le courage au passereau; l'amour pour ma mère ne m'inspirerait-il point la même persévérance? Endors-toi, et l'ange du Seigneur protégera ton sommeil.

Scène troisième.

Noémi (seule).

Elle ne pense pas au repos, elle! et cependant qui en aurait un besoin plus pressant? . . . Pardonne

moi, mon Dieu! les murmures involontaires qui s'échappent de mon sein dans un moment d'oubli! tu m'as donné Ruth! que sont toutes les épreuves en comparaison du trésor d'affection que son coeur m'a voué! Il faut qu'elle me retrouve plus forte, plus courageuse; oui, je vais chercher un moment de repos, et ton image, ma chère Ruth! sera l'ange de mon sommeil! (elle se couche) il me semble que je me sens consolée . . . Ah, Dieu! que ta miséricorde est grande!

Le Rêve.

On entend une musique très douce qui exprime le vague d'un rêve, puis un choeur. Un ange vêtu de blanc apparaît; il tient une palme à la main et montre un enfant endormi dont le corps est entouré de rayons et de lumière. Après quelques instants, la vision disparaît, et Ruth entre précipitamment.

Scène quatrième.

Noémi. Ruth.

Ruth.

Elle dort encore; que son réveil sera doux! à peine puis-je attendre le moment. (Se penchant sur elle.) Il y a un sourire sur ses lèvres: des rêves charmants semblent bercer son âme. Sa paupière s'ouvre . . . ma bonne mère.

Noémi (s'éveillant).

Où suis-je donc? était-ce un rêve?

Ruth.

Ma mère, ma chère mère! c'est Ruth qui est auprès de toi, ta Ruth, qui t'apporte le bonheur.

Noémi.

Ma fille . . . oui c'est toi . . ., écoutez; une étrange et sainte vision . . .

Ruth.

Quelle vision?

Noémi.

Triste et mélancolique je m'étais endormie après ton départ. Devant mes yeux apparut l'ancien temps de mon bonheur, quand riche et honorée je vivais à Béthléem, et puis je vis ta douce image, mon enfant, et en mon âme je pleurais les richesses dont j'aurais pu orner ta brillante jeunesse. Tout d'un coup je me vois au milieu d'un temple majestueux, il me semble entendre les chants sacrés des enfants d'Israël, célébrant les louanges de l'Éternel et du Messie qu'il nous a promis. Le chant cessa et le rideau qui cache le sanctuaire du Seigneur aux regards profanes, se séparant en deux, découvrit à mes yeux un enfant d'un aspect céleste. Des rayons ornaient sa tête de séraphin et de ses yeux sortait une lumière éclatante qui se répandait à flots sur les murs sacrés. Un ange aux ailes blanches, une palme verte à la main, adorait à genoux ce divin enfant, et baissant lentement sa palme sur mon front, il me dit: »Regarde par les yeux de ton esprit les siècles à venir; cet enfant, c'est celui que Dieu dans sa suprême miséricorde a promis aux mortels et ce Messie »sortira du sang de Ruth qui a su concevoir, la plus »sainte de toutes les affections terrestres, l'amour »filial.« Le rideau se ferma, la nuit enveloppa le temple, et en m'éveillant j'entendis ta voix chérie, et je savais que c'était un rêve!

Ruth.

Etrange mystère! Dieu t'aurait-il parlé comme à Jacob?

Noémi.

L'ange de l'amour, assis au pied de son trône, aurait-il béni notre pauvre chaumière?

Ruth.

Oui ma mère, il a visité notre misère. Pauvre et affligée je suis sortie de cette porte et j'y rentre riche et joyeuse. Dans un moment tu verras arriver le fidèle serviteur du généreux Booz: trop faible pour porter moi-même le trésor d'épis, dont son charitable maître a fait semer mon chemin; j'ai couru pour devancer ses pas, et il me suit avec son fardeau précieux.

Noémi.

Et par quel miracle?

Ruth.

J'ai vu Booz; o ma mère! que son aspect est vénérable, que ses yeux expriment de bonté et d'affection.

Noémi.

Il est venu au champ? lui as-tu parlé?

Ruth.

Je suivais lentement les pas des moissonneurs, lorsqu'il apparut devant moi et me dit: ma fille, que la main du Seigneur te bénisse! Ne va pas glaner dans un autre champ; mais reste ici avec mes jeunes filles, les épis ne te manqueront pas. Et je suis restée, et j'ai glané, et il y avait même une javelle d'orge sur mon chemin. Je ne sais pas comment j'ai trouvé grâce devant les yeux de Booz, mais je pense que c'est Dieu qui a ouvert son cœur à tant de pitié, à cause de toi!

Noémi.

Mon espérance ne m'a donc point trompée!

Ruth.

Tu ne souffriras plus! mais, voilà le serviteur de Booz.

Scène cinquième.

Noémi. Ruth. Le serviteur de Booz.

Le Serviteur (entrant chargé d'épis).

La paix du Seigneur soit avec vous! voilà les dons, que mon maître vous envoie, et dans peu d'instants vous le verrez arriver lui-même.

Noémi.

Booz dans notre humble chaumière!

Ruth.

D'où vient tant de bonté pour nous?

Le Serviteur.

Tout ce que tu as fait pour ta belle mère, o jeune Moabite, depuis que ton mari est mort, lui a été rapporté, et comment tu as laissé ton père et ta mère, et le pays de ta naissance et comment tu es venue vers un peuple que tu n'avais point connu auparavant.

Ruth.

N'ai-je pas connu Noémi qui est de ce peuple? Ne m'a-t-elle point parlé de ce Dieu unique, plein de majesté et de grandeur qui se révéla sur le mont Sinaï: de ce Dieu d'amour qui veilla sur l'innocente enfance de Joseph? Ah, ma vie même pourrait-elle payer ce bienfait?

Noémi.

Mais ta reconnaissance, ma fille, a été grande; elle est tombée dans mon cœur affligé, comme la manne dans le désert. Qui pourra jamais te récompenser de tout ce que tu as fait pour moi dans ma misère?

Scène sixième.

Noémi. Ruth. Le Serviteur. Booz, qui est entré pendant que Noémi prononçait les dernières paroles.

Booz.

L'Éternel récompensera ton oeuvre, et ton salaire sera tout entier de la part de l'Éternel, du Dieu d'Israël sous les ailes de qui tu es venue t'abriter.

Ruth.

C'est Booz, ma mère, notre généreux bienfaiteur.

Booz.

Salut à toi, Noémi, la plus fortunée d'entre les mères!

Noémi.

Soyez béni, Seigneur, puisque vous avez pour les vivants la même bonté que vous avez eue pour les morts!

Booz.

Je ne fais que réclamer les droits que les morts m'ont légués.

Ruth.

Quels droits, Seigneur?

Booz.

Ceux d'être votre protecteur. Ne sait-tu pas que

je suis ton plus proche parent? la loi me prescrit comme tel de remplacer ton mari, et plus que la loi, l'admiration profonde dont tes vertus m'ont pénétré, me porte à t'offrir mes richesses et ma main.

Noémi.

Ah, Seigneur, vous voulez....

Ruth.

Seigneur, votre grâce est grande, pourvu qu'elle ne me sépare pas de ma mère.

Booz.

Ne crains rien, ma fille, je ferai tout ce que tu me diras. Les vertus de Ruth seront les perles précieuses de Booz, et Noémi sera sa première pensée après Ruth. La piété couronnera de fleurs sa vieillesse, et ses arrière-neveux béniront encore le nom de celle, que Ruth a vénérée.

Noémi.

Grand Dieu d'Israël, mon rêve d'or s'accomplirait-il? le Messie descendrait-il des enfants de Ruth?

Ruth.

Prosternons-nous devant la toute puissance de l'Éternel, qui a regardé l'humilité de sa servante du haut de son trône resplendissant.

Booz.

Écoutons... C'est l'hymne du soir que chantent les moissonneurs; joignons-nous à eux et louons ensemble le grand Dieu d'Israël.

(Ils tombent tous à genoux; on entend un chœur derrière la scène.)

FIN.

VOYAGE MUSICAL.

(Fragments.)

Permis d'imprimer.

Riga, le 16. Septembre 1842. Dr. C. E. Napiersky, Censeur.

Le *Voyage musical* paraîtra le printemps prochain. Son Altesse Royale la Princesse Amélie de Saxe qui honore les lettres par son génie et la philanthropie par sa piété, veut bien prendre sous son patronage la publication de ce travail qui se vendra au profit d'une société de bienfaisance, établie à Dresde, pour secourir les veuves des musiciens décédés.

Les quelques extraits suivants qui offrent peut-être un intérêt d'ensemble, sont tirés de la partie relative au tenor Moriani. Les difficultés de toute espèce que cet artiste a eu à combattre, son inébranlable constance et la brillante carrière qu'il parcourt, peuvent offrir d'utiles enseignements à la jeunesse qui se destine au théâtre. C'est pour ce motif que l'auteur s'arrête assez longuement sur le chanteur Italien bien qu'il se propose de traiter de plusieurs autres musiciens célèbres qu'il a entendus dans ses voyages.

En 1829 Napoléon Moriani étudiait malgré lui le droit à l'université de Pise, et n'avait encore aucun principe de musique. Trois ans plus tard, à l'âge de 25 ans il brillait déjà sur les premiers théâtres lyriques de l'Italie.

CHAPITRE VI.

L'indécision.

Il y avait alors à l'université de Pise, comme de tout temps, de grandes célébrités scientifiques et littéraires. Parmi les jurisconsultes, Carmignani seul suffisait pour attirer dans cette ville d'étude, une

nombreuse jeunesse avide de l'écouter et de l'applaudir; mais c'était de la musique que Moriani cherchait toujours et partout. Aussi l'éloquence de l'illustre criminaliste, loin de répondre aux besoins de son âme, augmentait au contraire la lutte qu'il avait à soutenir: lutte déchirante entre le devoir et une irrésistible inclination. Son père qu'il aimait tendrement, se trouvait toujours là prêt à l'arrêter au moindre signe de changement, car le brave homme voulait faire de son fils un avocat et rien autre chose. Dans ce temps là, à vrai dire, ni le père, ni personne, n'aurait pu prévoir que la voix de l'étudiant serait devenue un jour une des plus belles qu'on ait jamais entendues, et depuis quatre ou cinq ans il est même parvenu à persuader aux plus incrédules qu'il est aussi un grand acteur.

Charles Moriani avait donc raison de tenir en bride l'ardent jeune homme: la jeunesse aime le changement, et l'âge mûr n'en fait pas son idole; de là des dissensions incessantes entre les pères et les enfants. Et puis la médiocrité dans les arts n'est pas plus tolérée de nos jours qu'elle ne l'était du temps d'Horace. Un avocat de second ordre, un médecin qui n'est pas un Hippocrate, peuvent passer; mais un peintre sans génie, un sculpteur médiocre, un poète comme hélas! il y en a tant, c'est à ne pas y tenir. Nous allons donc voir que le père avait raison et le fils aussi. Écoutez. Pendant les vacances de la première année, et à son retour à Florence, Napoléon Moriani, par un mouvement irrésistible, n'ayant pas encore rencontré le Mécène ou le Maestro qu'il cherchait, alla tout droit frapper à

la porte d'un des musiciens les plus renommés de la ville: «Veuillez m'entendre, lui dit-il sans autre préambule, puis soyez mon guide, si vous croyez que je puisse un jour devenir chanteur.» Et le Maestro, après l'avoir entendu: «Restez étudiant en droit et retournez à Pise.»

Le Maestro était un de ces esprits routiniers qui ne peuvent ni ne savent voir l'homme tout entier; quelquefois ils le jugent d'après une seule action, souvent même sur la simple apparence; ils jugent les lettres et les arts d'après un type donné et les artistes presque toujours par comparaison.

Racine, ne peut être un grand poète s'il ne ressemble à Shakespeare, Rossini ne peut être un grand musicien, s'il ne ressemble à Beethoven et ainsi de suite. Que de génies sont étouffés avant d'éclorre, tantôt par la médiocrité puissante, tantôt par le manque d'encouragement. Les applaudissements sont pour certaines natures ce que la pluie bienfaisante est pour les boutons du lis ou de la rose.

Napoléon Moriani n'avait pas alors une de ces voix que l'école a façonnées et il ne fut pas compris. Or, vous qui connaissez déjà en partie ses goûts et ses vœux, jugez de son abattement en sortant de la maison de l'impitoyable pédant. Il ne s'agissait pas de renoncer à un projet d'hier ou de ce matin; il s'agissait de détruire, d'arracher de son cœur un penchant qui était né avec lui, qu'il avait caressé chaque jour, chaque heure et que, sans s'en douter, il s'était habitué à regarder comme la source de sa gloire future, comme le principe de la réalisation de ses plus chères espérances. La tête baissée, les yeux noyés

de larmes, il reprenait tristement le chemin de l'université. Dans sa mélancolie il cherchait les lieux les plus solitaires, et la vue du célèbre Campo Santo le dédommageait quelquefois des ennuis renaissants de l'école. Du moins au milieu des morts il trouvait l'art; — les plus grands peintres, les plus grands sculpteurs de l'Italie ont prodigué là leurs chefs-d'œuvre à pleines mains; mais à son cours de droit, rien, rien de ce qu'il cherchait, de ce qui lui était si cher, ne s'offrait à ses yeux, ne parlait à son âme. Dans cette cruelle perplexité il négligeait la science des lois et ne cultivait pas la musique. Que faire? l'âge avance et il faut cependant choisir: sera-t-il chanteur? sera-t-il avocat? le hasard qui souvent est pour beaucoup, même dans les plus grands résultats, vint enfin trancher la question.

CHAPITRE VII.

La lutte.

Il ne fréquentait presque plus l'école de droit; il ne manquait jamais d'aller au théâtre. Un soir de l'hiver mil-huit-cent-vingt-neuf, le célèbre ténor Bianchi chantait dans les *Baccanali* l'air *Senti o Roma*.

L'impression profonde, ineffaçable, que notre étudiant en reçut, fit pencher la balance et décida de son sort; le feu sacré s'alluma pour tout de bon dans son âme, et il s'écria avec confiance et résolution: *Et moi aussi je serai chanteur!* C'est vite décidé; mais pour le devenir? Il touchait à sa vingt deuxième année, il était depuis près de quatre ans à l'université de Pise, et il devait être bientôt reçu docteur en droit. Il avait hâte d'en finir. L'amour qu'il portait depuis sa plus tendre enfance à une jeune et belle fille de la Toscane, ne lui permettait guère de rester en route. Il lui fallait une position dans le monde, un état, sans lequel il n'aurait pu se livrer à la douce espérance de posséder un jour celle qu'il aimait tant. Vivre avec Elvire, dédommager son père de ses peines et de ses dépenses, voilà son avenir, son plus beau rêve; mais comment le réaliser? Il était à la veille de termi-

ner ses études à l'université et comme le pèlerin se convainc à mesure qu'il avance et qu'il souffre que le but de son voyage et sa véritable patrie sont ailleurs, notre étudiant sentait toujours plus vivement que la carrière juridique n'était pas sa vocation. Il ne pouvait oublier l'air des *Baccanali*, il le répétait continuellement et si par hasard il l'oubliait un instant, ses amis étaient là pour le lui rappeler et le lui faire recommencer. Sur les rivages historiques de ce fleuve que les cadavres des Guelfes et des Gibelins empêchèrent maintes fois de descendre à la mer, sous quelque voûte harmonieuse des vieux monuments de la ville de Pise, on trouvait bien souvent Moriani, entouré de cette jeunesse italienne, si enthousiaste pour toutes les formes que l'idéal artistique sait revêtir. Et rien de plus ineffable qu'une voix jeune et belle qui s'élève au milieu de la nuit, ou parmi les ombres de la forêt et se développe toute seule sans autre accord que celui du sentiment. Pour en ressentir tout le charme, il faut être grand musicien ou bien aimant et bien sensible. Le Maestro Ruga del Lago Maggiore était tout cela, et un soir mêlé à la foule, il écoutait le nouveau ménestrel de l'université de Pise. L'entendre et se proposer de le former pour le théâtre, fut l'affaire d'un instant. Je serai, se dit-il, le Canova de ce beau bloc de Carrare; de ce marbre informe, je tirerai un admirable Apollon. Il pria donc l'étudiant de passer chez lui, et à l'instant même il lui offrit d'être son protecteur, de le diriger dans ses nouvelles études, et de le mettre au bout quelques années en état de parcourir une brillante carrière. Les inquiétudes,

les craintes recommencèrent de plus belle pour Moriani. Les offres ne pouvaient être ni plus généreuses, ni plus conformes à ses vœux ardents, à ses projets chéris. Cependant entreprendre à son âge une nouvelle étude, la commencer par l'a b c, en quitter une autre déjà presque achevée, ce n'était pas hâter l'époque de la réalisation d'autres espérances non moins chères, et plus intimes encore. L'image d'Elvire, la jeune fille de l'Arno à la taille élancée, aux yeux étincelants comme l'étoile du matin, à la longue chevelure noire comme la plume du corbeau; cette image adorée le pressait de se créer une position dans le monde, et triste et pensif il se disait: Avocat, je pourrais bientôt m'établir; assis tranquillement au foyer domestique, je goûterais toutes les joies de la famille, je pourrais même bientôt caresser sur mes genoux un enfant qui ressemblerait à sa mère; mes vieux parents commenceraient une nouvelle existence avec leur petit fils; je pourrais défendre la veuve et l'orphelin et je prouverais à ceux qui ne le savent pas encore que la justice est l'harmonie des devoirs et des droits;... et ce mot d'harmonie l'entraînait aussitôt dans un tout autre ordre d'idées; il doutait de trouver pour la défense des opprimés ce feu sacré qui s'allumait en lui au seul souvenir d'une voix qui chante, d'une note qui vibre. Et dans le silence du cabinet, au milieu de tristes méditations sur les discordes civiles, dans la désolante réalité des procès, quelle compensation aux applaudissements perdus, à l'enthousiasme qu'il pourrait exciter dans toute une époque? Avocat, pour défendre les uns, il faudrait accuser les autres; les larmes qu'il effacerait ici, couleraient

là en plus grande abondance. Chanteur, il pourra s'emparer un jour d'un laurier que, ni larmes ni sang n'auront taché. Qu'il est beau d'émouvoir et d'attendrir nos semblables, de les ravir au souffle brûlant de notre inspiration! Ah! oui c'est le paradis sur la terre, que cette intuition des âmes qui s'opère uniquement par le charme de la voix qui chante, ou qui déclame. Ah! oui, c'est bien dans des moments semblables, que l'imagination de l'homme s'élance au ciel pour y comprendre les mystères de la vie et de la mort, de l'immortalité et de la toute puissance divine. O Dieu éternel! tu as donné à l'homme le don de la prière, tu as versé dans son âme des torrents d'harmonie, et l'ingrat ose se plaindre et souvent même te méconnaître.

(Moriani accepte les offres généreuses et spontanées du Maestro. Etudes assidues et infatigables pendant trois ans. Exposition de la méthode italienne pour le chant.)

CHAPITRE VIII.

L'adieu.

Va, pars, tu es chanteur, dit un jour l'intelligent Maestro à son reconnaissant élève, et celui-ci de faire aussitôt ses paquets pour partir le lendemain. Il y aurait ici une belle scène à décrire, si l'on pouvait toujours peindre les objets tels que l'imagination les admire et si la parole n'était pas si lente à suivre la pensée.

Excellent M. Daguerre, inventez-nous donc une machine qui sache traduire tous les mirages de l'imagination et qui nous dispense de recourir au mécanisme incommode du langage. Voyez quel beau tableau de genre il y aurait à peindre ici. Amis, parents, voi-

sins, tous sont réunis pour dire adieu à celui qui va les quitter, et ce mot d'adieu n'a rien de triste cette fois, rien de mélancholique; il ressemble au contraire à un présage de félicité, à un prélude de gloire: il est tout empreint d'espérance, il exprime un vœu que chacun, bien entendu, formule à sa guise, sans consulter en rien ni les penchants ni le caractère de celui pour qui on forme des vœux, tant nous sommes habitués à prendre toujours pour règle, même dans un souhait de bonheur, nos propres goûts plutôt que ceux des autres, tant il est vrai qu'une certaine tyrannie est inséparable même des affections les plus respectables et les mieux appréciées. — Adorable nature humaine!!

La religion dans sa sublime simplicité, et l'amour dans son premier abandon, dans l'irrésistible et sainte ingénuité de la jeunesse, ne devraient-ils pas aimer pour le plaisir d'aimer, et goûter l'ineffable bonheur de rendre et voir heureux les objets de leurs pures affections sans rien attendre, rien exiger?

Voyons — »Va, adieu, et que cette sainte image de la Madona de Lorette que j'attache à ton cou, soit ton soutien, ton guide, ta consolation, ton espérance, disait Madame Moriani à son fils: ne laisse pas passer un seul jour sans presser cette miraculeuse image sur ton cœur, sur tes lèvres; c'est elle qui viendra à ton aide dans tes chagrins; c'est par sa sainte protection que tes vœux les plus purs et les plus justes, s'accompliront un jour. Chante aussi souvent qu'il te sera possible ses louanges dans les temples qui lui sont consacrés.» Et avec un regard qui exprimait une vague prière,

elle paraissait lui demander l'accomplissement du vœu qu'elle avait fait à l'heure de sa naissance. Le culte tout particulier que Madame Moriani vouait à la Vierge, n'était pas le seul motif qui lui aurait fait préférer une chapelle catholique à la scène; la séduction toute puissante des cantatrices l'effrayait, et elle craignait plus encore pour les mœurs de son fils, qu'elle ne lui souhaitait la fortune et l'éclat d'une belle carrière théâtrale.

Dans le même instant et aux mêmes lieux la douleur la plus poignante serrait le cœur d'une autre personne qui s'était rendue la première à ce rendez-vous du départ. Elle avait beau cacher les larmes qui roulaient dans ses grands yeux noirs, elle avait beau étouffer les soupirs qui agitaient sa poitrine, et faisaient onduler les boucles d'un noir luisant qui la voilaient; sa douleur paraissait malgré elle. L'idée d'une prima donna faisait frémir cette belle créature; en vain ses dix-huit ans lui disaient qu'elle n'avait rien à craindre, en vain se rappelait elle qu'en passant dans les rues, les hommes s'arrêtaient pour lui rendre un hommage d'admiration, et que les femmes elles-mêmes n'avaient pu s'empêcher de la proclamer la plus belle. En vain pensait elle aux prestiges d'un premier amour, aux promesses réitérées, aux serments réciproques; en vain sentait elle qu'aucune autre femme n'aurait aimé le jeune chanteur d'un amour aussi naïf, aussi désintéressé, aussi ardent que celui qu'elle lui avait voué dès son enfance. Elle éprouvait mille autres sentiments qui auraient dû la rassurer, et lui rendre ce départ moins terrible, moins déchirant, mais les *Desdemone* de l'*Othello*, les *Rosine* du

Barbier de Seville, les *Lucia di Lamermoor*, et les *Norma* passaient et repassaient devant elle plus effrayantes, plus hideuses que la danse des morts, plus importunes que la souvenir d'un roman de Lady Radcliffe.

Le père, la mère, les amis, les soeurs, le Maestro, tout le monde enfin se réjouissait d'avance des succès du jeune impatient qui allait s'élancer à leur rencontre. Elvire seule voyait ce char triomphal passer au milieu des sylphides, des bayadères, des houris; elle se disait que ce triomphe pourrait bien lui coûter le repos et la vie. Rome tout entière fêtait le glorieux retour d'Horace; seule une pauvre jeune fille versait des larmes amères dans un coin solitaire. L'amour s'accommode si peu ou si mal de tout ce que nous voulons bien appeler grandeur, succès, richesse ou renommée. Oh que n'a-t-il suivi sa carrière d'avocat, se répétait-elle tout bas; peut-être même se disait-elle qu'une place de juge de paix, de greffier dans quelque village ignoré était préférable à tout l'éclat du théâtre, aux richesses qu'il procure, à la célébrité qu'il dispense. Si elle avait pu lui peindre dans ce moment là et tout à son aise, le tableau de la vie domestique, du bonheur que deux âmes peuvent se procurer loin du monde, au sein de la nature; si elle avait pu le lui peindre, comme elle le voyait alors dans cet instant d'exaltation et de douleur; si la parole avait suivi, docile et enflammée, le mouvement de la passion, Moriani se fût jeté aux pieds d'Elvire et ne serait pas parti. Il aurait senti que rien ne peut égaler le bonheur de deux âmes qui se comprennent, de deux coeurs qui battent

à l'unisson, et savent dans les saintes joies du mariage et de la vie intime, se passer de la gloire, des richesses, du monde entier; mais Elvire n'aurait pas su trouver dans ce moment une seule parole. Si elle l'avait pu, elle ne l'aurait pas osé devant tout ce monde qui soupçonnait à peine ses sentiments; tout ce qu'elle osa, tout ce qu'elle put faire, ce fut de donner sa main toute tremblante au jeune artiste, qui après l'avoir pressée un instant sur son coeur, franchit le seuil de la maison paternelle, et traversant comme un éclair le faubourg du Florence, s'élança sur la route qui devait le conduire à l'ancienne métropole des études, à la savante et poétique ville de Bologne.

CHAPITRE IX.

La rencontre.

Il faut être bien indifférent aux beautés de la nature, bien insensible à la magie des grands souvenirs, pour traverser certaines routes de l'Italie autrement qu'à pied, uniquement appuyé sur le bâton du pèlerin; celle de Florence à Bologne est bien de ce nombre.

La seule route qui fût encore connue de notre voyageur était celle de Florence à Pise et de Pise à Florence, et presque toujours il l'avait parcourue triste et pensif avec la crainte d'un ennuyeux examen à son arrivée, et plus loin un avenir qu'il n'avait pas choisi et qui ne pouvait être le sien. Quelle différence cette fois! Son sort ne dépendait plus que de lui même. Lui dire maintenant que cette route qu'il voyait se dérouler devant lui, couverte de fleurs et parsemée de délices, pourrait bien cacher quelque part de mortels précipices, aurait été peine inutile et temps perdu; qu'il aille donc, qu'il jouisse de ses moments d'illusion; la réalité ne le surprendra que trop tôt. D'ailleurs, que voulez vous? Il se sent plein de jeunesse et de force, riche d'un amour qui lui aurait donné du courage, du mérite, de la constance, s'il n'en eût pas trouvé en lui même. Beau

et jeune, ayant peu d'argent dans la poche, il est vrai, mais en revanche beaucoup de musique dans le coeur et une voix sans pareille, c'est plus qu'il n'en faut pour oser tout entreprendre et pour tout espérer. Ajoutons encore qu'il voyageait en automne, dans la plus poétique des saisons en Italie, au milieu d'une nature rayonnante de joie et d'espérance; aucun soupçon, aucune réflexion sérieuse, aucune appréhension sinistre n'aurait pu troubler un seul instant ses rêves d'amour et de prospérité: tout ce qui l'environnait avait un air de fête et d'allégresse. La route était encombrée de promeneurs qui se rendaient aux vendanges; les campagnes, de vendangeurs qui dépouillaient la vigne de ses trésors, et tout le monde célébrait par des chants une franche gaité et la reconnaissance d'une abondante récolte. Les jeunes filles gracieuses et folâtres, coiffées de leurs beaux chapeaux de paille, se détachant des groupes épars dans les champs, sortaient des haies verdoyantes, véritables nymphes de la contrée, pour offrir aux passants des grappes de raisin qui auraient pu rivaliser pour la couleur avec l'or le plus pur. Moriani, pas plus que les autres, ne dédaignait ces présents spontanés et il remerciait en chantant; le chant est toujours le bienvenu, et à propos de toute chose en Italie. Puis, si détachant les yeux de ce tableau intraduisible de la nature vivante, il réveillait ses souvenirs, il se rappelait que les grands hommes et les grands événements de l'antique Etrurie et de la moderne Toscane, avaient passé sur cette route: des poètes allant commencer dans l'exil d'immortels chefs-d'oeuvre, des artistes les suspendre, pour courir à la défense

des fortifications de Florence et n'assister hélas! qu'aux funérailles de la république et du sublime Ferruccio. Oh c'est ici, se disait le voyageur après une courte réflexion, c'est ici la terre sainte du génie. L'artiste qui la touche ne peut que se sentir enflammé et celui qui la parcourt allant à la recherche des premières étincelles inspiratrices, ne doit que bien augurer de son avenir.

Et il marchait heureux, enthousiaste, transporté sur les ailes de ses désirs, de ses pures et nobles espérances, passant d'une contrée pittoresque à une autre qui l'était davantage, toujours bercé par des images qui auraient suffi pour embellir les déserts les plus sombres. Le soir approchait et à peine s'en serait-il aperçu sans le retour des vendangeurs qui quittaient leurs travaux, avec leurs joyeuses compagnes et sans la cloche de l'ave maria, qui, de la paroisse voisine, invitait les fidèles au repos et à la prière. Au bruit des travaux champêtres succédait graduellement une tranquillité profonde et aux riches couleurs de cette nature luxuriante la morne obscurité de la nuit.

L'air cependant était devenu plus caressant et plus embaumé; les étoiles commençaient à poindre sur le ciel azuré; scène moins magnifique, mais plus touchante que celle du jour, et impossible à imaginer pour ceux qui n'ont pas une fois au moins admiré le spectacle d'une nuit d'automne dans un pays méridional; aussi les idées de Moriani changeaient avec la nature et perdant un peu de leur première exaltation, se mettaient en parfaite harmonie avec les objets environnants. Ses parents, ses amis,

Elvire, et ses derniers adieux, voilà les objets qui occupaient sa pensée à cette heure mélancolique, si bien décrite par Dante:

..... l'ora che volge il desio
A' naviganti e intererisce il core
Lo di ch'han detto a dolci amici: Addio.
E che lo nuovo peregrin d'amore
Punge, se ode squilla di lontano
Che paja il giorno pianger che si muore.

Enfin l'assaut des tendres souvenirs fut si fort qu'il dut chercher une consolation dans l'idée du retour, lui qui avait tant caressé celle du départ. Par hasard il y avait à quelques pas de là, au milieu d'une prairie un chêne séculaire qui paraissait l'inviter à s'abriter sous son ombre et lui offrir même un abri contre l'humidité nocturne si funeste aux chanteurs. Le gazouillement de quelques oiseaux qui ne dormaient pas encore, le murmure cadencé d'un ruisseau, qui serpentait dans la prairie, auraient pu lui rendre ses chères rêveries: mais au contraire les idées sombres succédaient aux idées tendres et il s'efforçait en vain de diriger encore sa voile vers les îles fortunées de son imagination. Mille écueils dressaient leurs têtes menaçantes sur cette mer si tranquille, et une crainte vague, indéterminée, s'emparait peu à peu de son âme. Il se lève et veut fuir la place qu'il avait choisie un moment auparavant, lorsqu'une main frappe sur son épaule et une voix solennelle lui crie: »Reste et savoure si tu le peux encore, les délices d'une heureuse attente; rêve, rêve, à toutes les joies d'un triomphe légitime et d'un amour vertueux. Peins selon ton coeur la fidélité d'un ami, la constance d'une amante et les succès inoffensifs de l'artiste; mais malheur! malheur

à toi, si, quittant tes fantômes adorés, tu allais les chercher vivants et palpables dans ce monde, où tu entres guidé par une âme honnête et un cœur ardent.

»Si mes tristes expériences peuvent t'en épargner quelques unes, suis moi: tu ne perdras pas grand chose à retarder de quelques heures ce voyage que tu viens d'entreprendre avec une si vive impatience.«

Dans une villa, située sur une des cimes les plus pittoresques des Apennins d'où la vue commandait d'un côté l'Adriatique et de l'autre la Méditerranée, Moriani a un long entretien avec le personnage qui vient de paraître. Celui-ci lui parle du véritable but de l'art, de la mission sublime et civilisatrice de l'artiste, mission qui est si rarement comprise par le public et plus rarement encore par les artistes eux-mêmes. L'auteur, en faisant parler ce personnage dont le nom lui est resté inconnu, a toujours eu présents à la pensée les discours et les exemples de Franz Liszt, qui sait traiter ces questions avec une éloquence égale à son étonnante exécution. Il fait ce qu'il dit, lui, et ne dit et ne fait jamais que de grandes et nobles choses.

Après avoir quitté ce séjour enchanté, Moriani se rend à Milan où dès son arrivée il éprouve les premiers ennuis d'une carrière qui a aussi ses épines, toute brillante qu'elle est en apparence. L'entrepreneur du théâtre de Milan refuse d'abord d'engager le jeune chanteur qui se présente à lui sans nom et sans protection.

CHAPITRE X.

Le début.

L'ignorant imprésario renvoya le jeune homme plus impitoyablement encore que le pédant de Florence. L'oracle avait parlé et Moriani eut la faiblesse de croire à l'oracle, au beau milieu du XIX. siècle. Jugez de son abattement, de son désespoir: il ne s'agissait plus maintenant de savoir s'il avait une voix, s'il devait être avocat ou chanteur; le sort avait décidé, et il se préparait à commencer sérieusement une carrière: l'homme le plus puissant alors par sa position théâtrale venait de fermer la porte de son bureau sur l'aspirant, et l'infortuné pensa que le couvercle du tombeau venait de le séparer du monde et de la vie.

Resté seul, plus seul que dans un désert au sein de cette populeuse et brillante ville de Milan, il ne voyait que sa perte, il n'écoutait que ce désespoir sombre, ce sentiment terrible qui succède presque toujours à une existence brisée, qui enfante le crime et le suicide, si l'on ne possède pas une âme riche en générosité qui sache pardonner et résister aux cruelles déceptions. Sa perte était imminente sans cette soif du beau qui sauve presque toujours du précipice les âmes d'élite. Les unes se disent: »faudra-t-il nous éteindre sans avoir connu l'amour«, les autres: »la gloire«, et elles marchent, elles souffrent, elles espèrent et la providence les sauve têtou tard du naufrage et les guide au port des élus. En attendant que devait faire, le jeune homme inexpérimenté dans cette cruelle position? Retourner à Florence? supposez au père toute la résignation, toute la justice que vous voudrez, mais il ne pourra retenir au retour du fils un terrible: *je l'avais bien prédit*. Revoir celle qui aurait si volontiers partagé cette angoisse, le pourrait-il? que deviendra-t-elle sans lui? que deviendra-t-il sans elle? Il a donc tout perdu; adieu beaux rêves de gloire, suaves projets d'amour, tendre piété filiale, vous n'êtes plus au fond de son coeur que de l'amertume; vous ressemblez même quelque fois au remords! Tout est fini, tout le fuit et l'abandonne... Tout?... et la providence qui veille sur vous? et les prières d'une mère qui suivent l'enfant en tout lieu et la sainte image qu'elle déposa sur votre coeur au moment du départ; vous avez donc tout oublié et vous oubliez aussi qu'un jour vous vous êtes dit d'un ton assuré, inspiré, prophétique: *et moi aussi je serai chanteur!*

Voici une lettre, une lettre pour celui qui se croit délaissé du ciel et de la terre. La charité vient frapper à votre porte solitaire; on veut mettre à contribution le plaisir du riche en faveur des souffrances du malheureux. Un individu qui doit organiser un concert au grand théâtre de la Scala, a oui dire qu'un Florentin cherche une occasion pour se faire connaître; il la lui offre. De la sorte, il débutera par un acte de bienfaisance et cette noble vertu que nous lui verrons pratiquer dans la suite avec un rare désintéressement, lui portera bonheur. Et le voyez vous? sa physionomie rayonne de nouveau, il sent déjà quelque chose se remuer en lui, dans son sang, dans son coeur; il saute de joie comme une jeune mère qui entend pour la première fois qu'une autre vie palpite dans son sein.

C'était la flamme du génie qui l'agitait: il pouvait encore dire avec Galilée: »eppur si move.« L'heure du combat ne pouvait donc sonner que trop tard à son gré. Mais doucement; vous ne savez pas tout encore; votre nom imprimé sur l'affiche va vous apparaître comme une sentence de mort; le moment tant souhaité vous assaillira comme un traître; en vain vous voudriez pouvoir reculer. Et le doute, ce ver rongeur, allait s'emparer de lui, lorsque son bon ange gardien arrive: le vieux Rolla lui apparaît, le Nestor des directeurs d'orchestre, le père des virtuoses, Rolla, dont les paroles consolatrices tombèrent cette fois sur le coeur du jeune débutant, comme la rosée sur l'herbe mourante. Abandonnez vous, lui dit-il, à toutes les émotions qui viendront vous trouver, l'artiste consommé peut soumettre la

nature à l'art et l'embellir; à la jeunesse seule il est donné de planer plus haut que lui et de l'idéaliser. Chantez comme vous l'entendrez, ne pensez pas au public, moins encore à l'orchestre; acceptez la mesure qui vous sera dictée par le sentiment, quand la passion vous entraînera; je vous suivrai et l'orchestre comme toujours obéira à son chef.

Le vieux Rolla était non seulement un grand musicien et un habile directeur, c'était aussi un homme bon, sensible, intelligent, qui d'un coup d'oeil avait sondé l'abattement de Moriani, et qui voulait relever son courage. La répétition pour le concert venait d'avoir lieu et Rolla seul avait adressé la parole à l'inconnu: personne ne s'était soucié de savoir son nom; plusieurs cependant lui avaient marqué pour son prochain début, cette pitié cruelle que certaines âmes sèches et envieuses, sont toujours prêtes à témoigner dans les moments critiques et cette pitié n'est que la crainte de vous voir réussir. Enfin d'où vient-il? où va-t-il ce malheureux Florentin? cela n'intéresse personne aujourd'hui; mais demain? demain, le vide se remplira, le désert disparaîtra à jamais pour lui.

Le voici donc ce lendemain: la toile du grand théâtre de la Scala se lève et une voix jeune, fraîche et sonore émeut tous les coeurs en chantant le fameux air: *L'Amo, l'amo e m'è più cara, Più del sol che la rischiara.* Certes, en répétant ces paroles d'amour, qui étaient peut-être les dernières qu'il eût prononcées en quittant Florence, c'est-à-dire en quittant tout qu'il avait de plus précieux, de plus inéffable au monde, il se souvint que ce moment déci-

derait non seulement de sa fortune matérielle, mais aussi de ses affections les plus saintes, les plus intimes; il se souvint des promesses, des voeux, des adieux et il chanta comme il n'avait jamais chanté, parceque son coeur ne fut jamais aussi plein de l'image de ses bons parents et de sa chère Elvire que dans cette instant si redouté et si désiré à la fois.

Or devineriez vous ce qui vint le déconcerter pour un instant? ces mêmes applaudissements qu'il avait convoités, attendus pendant de longues années; la finale approchant il se trouvait dans une horrible perplexité, ne sachant s'il devait exécuter certaines roulades qu'il s'était proposées, ou bien rester court et ne pas risquer le tout pour le tout. Puis, poussé par un mouvement instinctif, il en hasarda un plus grand nombre qu'il n'en avait d'abord eu le projet. Les applaudissements redoublèrent, le public fut ému de la même émotion que le chanteur, car le chanteur s'était rendu maître du public; le triomphe fut complet, et cependant il faillit lui devenir fatal.

Les différents sentiments qui l'avaient agité en sens contraires lui causèrent de tels battements de coeur qu'on pouvait en apercevoir la violence à travers ses habits. Il perdit même connaissance, et lorsqu'il releva la tête du sofa sur lequel on l'avait déposé, la scène n'était plus la même, tout avait changé autour de lui, des figures riantes s'offrirent à ses yeux, des pronostics de gloire, des voeux et des promesses flatteuses frappèrent délicieusement ses oreilles. L'impresario le supplie d'accepter un engagement; il n'est plus inconnu pour personne; tout le monde a appris son nom et le répète avec plaisir. Notre

Napoléon vient de passer son pont d'Arcole. O Elvire, que n'étiez vous là! Il manque toujours quelque chose au triomphe, quelques feuilles à la couronne de laurier sans la présence de celle qu'on aime. Elle seule peut et doit légitimer d'un regard tendre et approbateur ce moment suprême de la victoire. Qu'est ce que la vie? que sont tous les biens de la terre, honneurs, richesses, renommée, sans un coeur auquel on puisse se confier tout entier, et avec lequel on partage les peines, les plaisirs, et jusqu'à l'espérance d'un monde meilleur?

(Ici commence le récit des aventures aussi intéressantes que singulières du chanteur.)

Moriani ne s'est encore produit que sur les grands théâtres d'Italie et d'Allemagne; des engagements préventifs l'ont empêché jusqu'ici d'accepter des propositions qui lui ont été adressées de Paris et de Londres.)
